

## Rachel Ertel

*Dans la langue de personne* est paru en avril 1993 et, comme tout livre, appartient maintenant au lecteur.

Je peux essayer, quant à moi, d'évoquer ce qui se situe en amont : les interrogations qui l'ont suscité et l'itinéraire que j'ai parcouru pour l'écrire — itinéraire qui n'apparaît d'ailleurs clairement qu'*a posteriori*.

Je peux également essayer de répondre aux remarques ou aux questions en retour qu'a soulevées la lecture du livre et qui me sont parvenues.

Ma démarche est partie d'une constatation : dans les ghettos et les camps on a retrouvé essentiellement deux types d'écrits — des témoignages (histoire, mémoires, journaux intimes) et de la poésie. Il n'y avait apparemment pas de place pour la fiction ni dans l'écriture, ni dans la lecture. Toute l'énergie de l'acte d'écrire semblait sous-tendue par la volonté de témoigner.

Quel était, dans ces conditions, le statut de la poésie ?

Comme les autres écrits, et à sa manière, elle semble relever de la pulsion testimoniale.

Tenter de comprendre de quoi témoigne la poésie dont aucun autre écrit ne peut témoigner fut donc la tâche à laquelle je me suis trouvée confrontée d'emblée, qui n'a cessé de m'obséder tout au long de ces années et qui continue de me hanter.

La deuxième interrogation, celle qui avait incité Maurice Olender à me demander ce livre, portait sur le sentiment d'urgence dans lequel vivaient toutes les victimes et, parmi elles, les poètes. *Comment* écrit-on de la poésie quand on se sait menacé d'être anéanti physiquement d'un instant à l'autre ? Les manuscrits que nous possédons — ceux de Spiegel, Shayevitch, Katzenelson, Sutzkever et bien d'autres —, travaillés, raturés, corrigés, ont quelque chose d'hallucinant.

Les poètes écrivent dans l'urgence de la mort, et c'est là un paradoxe impénétrable, avec la même quête, le même souci de la perfection formelle et esthétique que dans toute autre circonstance. Comment appréhender cet *écrire* ? Pulsions irrésistibles ? Prolongement quasi biologique, substance même de l'être qui imposent à Katzenelson la métrique et la versification les plus contraignantes pour dire la déportation de sa femme et de ses fils, dans les jours mêmes qui ont suivi son « grand malheur » ? Rédemption de la douleur, ou conjuration de la mort qui fait dire à Sutzkever « tant que le chant ne me quittera pas, le plomb ne m'anéantira pas » ?

Mais le sentiment d'urgence dans la poésie yiddish a largement débordé

la période du génocide nazi. En même temps qu'était assassiné le peuple juif d'Europe, étaient assassinées sa culture et sa langue. Et cet anéantissement du peuple et de la langue frappait l'un et l'autre partout et à jamais.

Les poètes rescapés, les poètes survivants avaient le sentiment d'écrire dans le néant de leur peuple absent, dans une langue calcinée dont les dernières braises étaient sur le point de s'éteindre, de devenir cendres.

Dans ces conditions comment approcher ces textes ? Comment les lire ?

On est saisi par le vertige, on est tenté de se laisser aspirer dans la spirale d'une lecture infinie à laquelle il est extrêmement difficile d'échapper.

Et quand on parvient à s'arracher à cette emprise, le problème reste entier : comment parler ? comment *en* parler ?

L'identification m'était évidemment impossible, insoutenable, interdite, elle m'apparaissait de l'ordre de la profanation ou de l'imposture. Car j'avais été doublement épargnée, épargnée dans la vie, épargnée dans la langue. Ma langue d'écriture est le français. De toute façon l'identification condamnait la parole, me condamnait au silence.

La mise à distance était tout aussi impossible. On ne sort pas indemne de cette lecture vertigineuse, on est habité, hanté par cette poésie et par sa langue.

La parole, si elle devait venir, ne pouvait venir que d'un lieu intermédiaire. Il fallait se situer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de ces écrits, vivre dans une sorte de dehors-dedans permanent.

La seule relation possible, celle qui s'imposa, était la relation de dialogue avec ces textes.

Non pas parler *d'eux*, ni parler *pour eux*, mais parler *avec eux*. Parler avec eux d'une part en mêlant ma voix aux leurs, d'autre part en les traduisant. Les deux démarches relèvent de cette position de dehors-dedans qui m'était indispensable. Les deux démarches sont un échange, échange *de* la parole, échange *dans* la parole.

Un petit fait anecdotique et anodin en soi est venu s'inscrire de façon très symbolique pour moi dans cet échange de la parole. Un journal yiddish, jadis quotidien, aujourd'hui à périodicité indéterminée, a voulu annoncer la parution de mon livre. Se posait le problème du titre : comment traduire *Dans la langue de personne* en yiddish. Je ne m'étais pas posé la question, elle m'était donc posée. Le titre en yiddish est devenu : *In Keynems-shprakh*.

Le titre en français renvoie à « La Rose de Personne » (Die Niemandrose) de Celan. En yiddish, il fait écho à un autre poème, un poème de Leivick écrit dans les années vingt *In Keynems-land* (Dans le pays de personne) qui est un rêve d'utopie.

La boucle était bouclée — circulation de la parole poétique. Mais entre les deux il y avait eu l'anéantissement.

A mes propres interrogations sont venues, depuis, se mêler celles des lecteurs.

Certaines m'ont obligée à creuser davantage le sens attribué, précisément, au titre, *Dans la langue de personne*. Celui-ci avait pour moi toutes les connotations que l'on trouve dans le poème de Celan, mais il signifiait également l'absence des poètes — assassinés, l'absence d'interlocuteur dans un monde sourd, l'éradication de la langue désormais sans locuteurs ; il évoquait l'effacement de l'identité individuelle dans une sorte de dit collectif et en même temps la permanence de la *personne*, de l'être — indestructible et porteur de néant, tel que Robert Antelme décrit son ami K. « entre celui que j'avais connu et le mort K. que nous connaîtrions tous, il y avait eu ce néant ».

La poésie de l'anéantissement avait surgi, pendant la période du génocide, dans les ghettos et les camps (Katzenelson, Gebirtig, Shayevitch, Spiegel, Sutzkever) mais aussi ailleurs, dans le monde juif tout entier, en tout lieu, (Markish, Kvitko, Zeitlin, Glatstein). Elle a occupé tout le champ de l'écriture après l'extermination, celui des poètes rescapés (Sutzkever, Frydman, Aichenrand, Ka-Zetnik) ; celui des poètes épargnés (Veinstein, Leivick, Ravitch, Mani-Leïb, et encore Glatstein et Zeitlin).

Paradoxalement, mêler la parole de poètes ayant écrit dans des situations et des temporalités si différentes s'imposa à moi comme une évidence qui découlait de ma conception de l'urgence : urgence qui se situe au cœur même de la mort, de l'anéantissement, mais également celle qui se prolonge au-delà. Celle qui dit la fin de toute filiation, celle qui dit la déchirure du temps provoquée par le génocide nazi. Car ce désastre sans précédent a, pour les poètes yiddish survivants et pour certains d'entre nous, étrangement inversé le cours du temps qui désormais se déroule non pas en éloignant cet événement de nous mais en le rapprochant. Peut-être parce que, par cet événement, tous les cycles historiques qui ont constitué l'être-juif se sont trouvés abolis.

Le cycle biblique, vidé de sens, *invalidé*, non pertinent pour penser ou exprimer l'anéantissement, même s'il reste le vivier de la symbolique poétique. Résiliée l'élection qui, pour ces auteurs athées dans leur grande majorité, avait une signification symbolique faisant du peuple juif le porteur de la Loi — la Tora.

Le cycle cosmique — terre et ciel — aboli : non plus l'*éclipse* temporaire de Dieu, mais sa disparition définitive.

L'axe temporel annihilé. L'extermination dénie le passé ; engloutit l'avenir ; arrête le temps, le fige en un seul instant, celui de l'anéantissement, une éternité d'anéantissement.

Effacée la dimension spatiale de l'existence juive, ce « royaume ashkénaze »,

dont le berceau avait été l'Europe de l'est, mais qui se déployait sans centre et sans frontières à travers la parole, incarnée dans cette langue, le yiddish.

Avec la mort de celle-ci, les poètes yiddish se trouvent voués au silence, au mutisme, avec en même temps la nécessité impérieuse de dire l'indicible.

Je n'accorde au terme «indicible» aucune valeur mystique ou transcendante, comme le font certains discours qui se développent actuellement. Je pense que toute littérature, *a fortiori* la poésie, est un défi à l'indicible, sinon elle serait pure information, «l'universel reportage», dont parle Valéry.

Mais en général l'obstacle à affronter est de l'ordre de la parole individuelle. Ici il est double : en relation avec l'individu écrivant et en relation avec le collectif.

L'anéantissement frappe le *dire* d'une autre manière, il *interdit* la parole d'une autre manière. Cet événement étant différent non pas *en degré* mais *par nature*, il n'est pas de parole pour le dire. Il y a donc là une contradiction, une impossibilité insurmontable qui renferme en même temps l'impératif de la surmonter.

Il s'agit bien d'un impératif. Car la notion d'indicible ne recouvre pas seulement ce qui est impossible à dire mais aussi ce qui appelle sans cesse le *dire*, un *dire* qui n'est jamais épuisé et ne peut pas l'être.

C'est dans cet écartèlement que s'inscrit la poésie de l'anéantissement.